

***Visage retrouvé* ou le difficile passage de l'enfance à l'âge adulte**

Aurélien Boivin

Number 165, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66471ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (2012). Review of [*Visage retrouvé* ou le difficile passage de l'enfance à l'âge adulte]. *Québec français*, (165), 80–82.

Visage retrouvé ou le difficile passage de l'enfance à l'âge adulte

PAR AURÉLIEN BOIVIN*



Photo : www.ordie-national.gouv.qc.ca

Wajdi Mouawad, prolifique dramaturge dont la réputation n'a pas tardé à dépasser les frontières du Québec, son pays d'adoption, a publié, en 2002, entre les deux premiers volets de son cycle « Le sang des promesses », constitué de *Littoral* (1999), *Incendies* (2003), *Forêts* (2006) et *Ciels* (2009), un roman chez Leméac / Actes Sud intitulé *Visage retrouvé*, réédité en 2010 chez Babel. Il s'agit d'un roman initiatique, que des critiques ont classé dans la catégorie des romans autobiographiques², tant le destin du héros, Abdelwahab, Wahab pour les intimes, ressemble à celui de l'auteur. Les deux sont Libanais de naissance, les deux ont dû quitter le pays natal en raison de la guerre civile de 1975, les deux se sont exilés en France d'abord, au Québec ensuite, où Wahab se prépare à fréquenter l'école des Beaux-Arts, alors que Mouawad, lui, par ses pièces, a contribué au développement artistique du Québec en donnant un souffle nouveau au théâtre québécois.

De quoi s'agit-il ?

Ashab, le héros, plonge d'abord dans son enfance, marquée par la guerre qui le force à quitter son pays natal avec sa famille et leur maison de pierre de la montagne derrière laquelle sa mère cultive un jardin, pour se réfugier à l'étranger, à Paris. Le lecteur l'y retrouve dans son quotidien, le jour de son quatorzième anniversaire de naissance, alors qu'il reçoit en cadeau la clé de l'appartement familial, symbole de la fin de l'enfance, qui transforme son existence. Ce jour-là, en revenant de l'école, il est en effet témoin d'une fracture, d'un bouleversement qu'il ne s'explique pas (p. 48). La femme qui œuvre dans la cuisine, il en est convaincu, n'est pas sa mère ; elle qui avait, le matin même, « un

visage rond et blanc » (p. 95), lui apparaît maintenant sous les traits d'« une petite femme, maigre, pâle, voûtée, avec une longue chevelure blonde descendant jusqu'au milieu du dos ». « Je n'ai jamais vu cette femme de ma vie ! Ce n'est pas ma mère » (p. 45), conclut-il. Cette femme « ne ressemble en rien à la tranquille douceur de ma mère, ni à la chaleur de son regard » (p. 95). Il ne reconnaît pas davantage sa sœur, penchée sur sa broderie (p. 49). Il en vient à tellement douter, qu'il se demande s'il n'est pas, lui, « le sosie d'un garçon de [s]on âge s'appelant Wahab » (p. 53). Il existe d'autres faits tout aussi troublants. Par exemple, sa mère insiste pour qu'il adresse un mot de remerciement à tante Mathilde, qui lui a envoyé une carte de vœux, mais qu'il avoue ne pas connaître. Pas plus d'ailleurs qu'il reconnaît l'appartement qu'il habite pourtant depuis six ans. Tout a changé à ses yeux, à commencer par « la moquette rouge [du corridor d'entrée] qu'on avait dû, selon lui, poser au cours de la matinée » et qu'il trouve franchement laide (p. 42). C'est à croire qu'il est fou, comme il le confie à son ami Colin, qu'il reconnaît toutefois, en ce jour d'anniversaire, tout comme il reconnaît ses camarades de classe et son professeur, monsieur Guettier, qu'il craignait de retrouver comme de véritables étrangers (p. 77). Convaincu qu'on lui a caché la vérité au sujet d'une métamorphose qui se produit le jour de son quatorzième anniversaire, il décide de désertir le foyer familial. Commence alors une longue errance, d'abord dans la ville, qu'il arpente d'un quartier à l'autre, puis à la campagne, où il rencontre une jeune fille de son âge, Maya, qui le prend pour son frère Julien, disparu depuis huit ans, à la suite d'une fugue. Il finit par avouer, au bout de trois jours, qu'il

ne s'est pas égaré lors d'une sortie de classe, mais qu'il s'est enfui de chez lui parce qu'il avait peur d'être à nouveau grondé par sa mère, qu'il ne porte pas dans son cœur. Dans la dernière partie, on le retrouve, à dix-neuf ans, étudiant aux Beaux-Arts, à Montréal, où sa famille a trouvé refuge, assistant à l'hôpital à l'agonie de sa mère, atteinte d'un cancer. Mais pour que cette mort soit une véritable délivrance, pour qu'il puisse atteindre l'âge adulte, il lui faut combattre ses peurs, comme celle de la femme aux membres de bois, qu'il a vue, du haut du balcon de l'appartement libanais, presser sur elle un jeune enfant dans le car incendié par des terroristes, et qui symbolise la guerre. Comme « [i]l n'y a qu'une peur d'enfant pour terrasser une autre peur d'enfant » (p. 177 et 260), ainsi que le lui a enseigné le grand-père de Maya, il convoque les loups blancs pour dompter ses peurs et régler ses comptes avec sa mère, avec la guerre et avec son enfance. La délivrance est à ce prix : « J'ai le sentiment qu'en assistant à sa mort, j'assiste aussi à ma propre naissance » (p. 252). Sa mère n'est plus la maîtresse de sa vie (p. 260).

Le titre

Émigré à Montréal, Wahab fréquente l'école des Beaux-Arts. Pour retrouver le vrai visage, le visage ancien de sa mère, qu'il a oublié depuis longtemps, il a décidé, pour le fixer dans sa mémoire, de commencer à dessiner « le souvenir que j'avais d'ell[e] » (p. 217). Il prépare donc, au moment où sa mère est à l'agonie, une exposition, constituée d'« une série de vingt portraits abstraits où l'on voyait, de toile en toile, émerger le visage ancien de ma mère » (p. 231), d'où le « visage retrouvé », qui, pour lui, s'avère « une forme de réconciliation » (p. 248-249).

La structure

Visage retrouvé est constitué de trois parties qui se déroulent à des moments et en des lieux différents. La première, intitulée « Avant la lettre », se veut une sorte de préambule et rapporte le point de vue de Wahab, qui raconte à la première personne quelques événements marquants de son enfance au Liban, alors que sévit la guerre civile. Cette section du récit est divisée en huit courts segments non numérotés, allant de sept lignes (fragment 4) à trois pages et demie (fragment 6), échelonnés selon le temps qui passe, depuis l'évocation de sa naissance (« Je suis né il n'y a pas longtemps », p. 16), celle de ses cinq ans alors que, pour la première fois, sa mère lui permet de s'occuper des plantes et des légumes du jardin (p. 17), la confirmation de la guerre à la radio (p. 18), son renvoi de l'école, à six ans (p. 19-20), pour avoir frappé ses camarades, qui l'ont traité de « sale menteur » (p. 20) parce qu'il prétendait être « un grand guerrier » (p. 19). À sept ans, il est témoin d'un attentat terroriste : l'incendie d'un car rempli de voyageurs, brûlés vifs dans une rue de sa ville natale (p. 22-24). Il en est si troublé qu'il est convaincu que « [l]e temps ne passe plus de la même manière » (p. 25), car la guerre persiste toujours, forçant sa famille à quitter le pays natal pour ne pas mourir (p. 28) et, surtout, pour « tout oublier » (*ibid.*), comme il l'écrit : « Le temps, à coups d'obus, a fini par passer » et « a congelé les souvenirs » (*ibid.*).

Le récit se poursuit en deux livres : Le « Premier livre » est divisé en deux parties : « La peur » et « La beauté ». Le « Deuxième livre » est constitué d'une seule partie titrée « La colère ». Wahab est âgé de quatorze ans dans « La peur », partie rapportée à la troisième personne, ainsi que l'avait laissé entendre, à la fin de la première section, quand il avait souhaité « que quelqu'un dise "il" pour moi. Qu'on me débarrasse » (p. 29). Au cours des huit segments non numérotés, le lecteur connaît le quotidien de Wahab, entre en contact avec sa famille, peut visiter l'appartement où il vit avec son père, sa mère, son frère et sa sœur, se familiarise avec ses camarades de classe, dont son meilleur ami, Colin, avec son professeur, monsieur Guettier, qui tente de le rassurer au sujet de son âge : « Avoir quatorze ans ce n'est pas facile, Wahab, on n'est plus un enfant, on a de moins en moins d'excuse pour affronter la vie, à

quatorze ans on est un homme. C'est dur de devenir un homme... » (p. 77). Seule Judith, la voisine de palier, semble le comprendre et l'encourager. Isolé dans sa famille, incompris, du moins le croit-il, il décide, un jour de froid, de s'enfuir de la maison sous prétexte d'éviter d'être à nouveau réprimandé par sa mère, de plus en plus sévère avec lui et dont il est sûr qu'elle n'est plus sa mère. Le lecteur le suit dans son errance, dans la ville d'abord, puis, au-delà, dans la campagne.

Wahab poursuit sa fugue dans « La beauté », partie constituée de six segments. Il se retrouve dans un village inconnu et se réfugie au sein d'une famille où Maya, une jeune fille de son âge, l'accueille comme s'il était son frère, Julien, disparu depuis huit ans. Il ment sur son nom, prétend s'être égaré lors d'une classe de plein air (p. 154) et devient donc un autre, dans sa recherche d'identité, lui qui est « un cadeau du ciel » (p. 157), selon le père de Maya. Les citoyens ne mettent guère de temps toutefois à le reconnaître comme le fugueur dont les médias ont rapporté la disparition, et les policiers, alertés, le ramènent à sa famille, non sans qu'il ait eu le temps de s'entretenir avec le grand-père, qui lui fait part, pour lui redonner confiance, de ses peurs d'enfance, dont celle des loups. Cette fugue a néanmoins eu pour effet de redonner la parole à Maya, muette depuis la disparition de son frère, et espoir à Wahab, convaincu d'être l'objet d'une vraie métamorphose.

Dans la dernière partie, « La colère », composée de deux segments d'inégale longueur, Wahab, âgé de dix-neuf ans, c'est-à-dire « l'âge où un avant existe dans le temps » (p. 192), reprend la parole. Il a suivi sa famille à Montréal, une « ville [qui] est une punition », « [m]ais, y a rien à dire. Mieux vaut ça qu'une bombe dans la gueule » (p. 193). Il assiste à l'agonie de sa mère, alors que sévit une tempête de neige, à l'approche de Noël. Cette mort sera, pour lui, comme une délivrance, un renouveau, une nouvelle vie. Le jeune homme est désormais convaincu d'être enfin libéré de cette femme (p. 260). Il retrouve toutefois le visage oublié de sa mère un « [v]isage de beauté » et, dans les rides de ce « visage qui est mort », avoue-t-il, « je vois les chemins que j'ai parcourus lors de ma fugue, lorsque j'allais à travers le monde pour sauver mon âme » (p. 261). La peur est dès lors conjurée, comme la colère d'ailleurs.

Le temps et l'espace

La première partie se déroule au Liban, pays qui n'est toutefois jamais nommé, mais que l'on devine, car Wahab, le double de l'auteur, parle de son pays natal comme d'un pays qui « n'est pas grand. Les oiseaux le traversent en une seule journée sans se fatiguer » (p. 16). Dans le jardin que sa mère entretient, il y a une vigne. Il parle d'une guerre, la guerre civile déclenchée en 1975, qui, dans la deuxième partie, provoque l'exil de sa famille à Paris, ville qui, elle aussi, n'est jamais nommée, mais que l'on peut deviner à la lecture de phrases comme celle-ci : « Les boulangeries levaient leur store et dans les bars-tabacs, les serveurs plaçaient les chaises autour des tables » (p. 113-114). On sait que cette ville possède un métro (p. 135) et que l'auteur y a aussi séjourné, avant de se réfugier avec sa famille à Montréal, dans le quartier Côte-des-Neiges, nommé à quelques reprises, dans la dernière partie, avec son cimetière et sa montagne (p. 210). Sont encore évoqués, dans cette partie, « la grande croix qui domine la ville » (*ibid.*), le lac, celui des Castors, le belvédère, qui donne une vue merveilleuse sur tout l'est de la ville, le terrain de sport de l'université anglaise (p. 211)...

Dans la première partie, Wahab évoque rapidement, en insistant sur le temps qui passe, son enfance au Liban, depuis sa naissance jusqu'à l'âge de sept ans, puis son exil à Paris. Il ne rapporte rien entre son départ du Liban, vers l'âge de huit ans, et son quatorzième anniversaire, rien sur le déménagement, rien non plus sur ses études et son adaptation dans un pays étranger. La fugue qu'il effectue dure tout au plus quelques jours, mais elle lui suffit pour espérer « commencer une nouvelle vie » (p. 140), au contact de Maya et de sa famille. Autre saut dans le temps, dans la dernière partie : « Le temps qui passe. / Les années qui passent. / L'enfance lointaine. / Dix-neuf ans » (p. 191). Cette partie, qui se déroule à Montréal, dure à peine une seule journée, celle de la mort de sa mère, qui commence par un appel téléphonique de son frère : « — Allô ? / — Wahab ? / — Oui... / — Viens vite » (p. 195). Ce cri d'alarme est répété, comme il arrive souvent chez Mouawad, à une dizaine de reprises, produisant, tel un leitmotiv, une tension qui se fait de plus en plus croissante, obsédante même, à mesure que le

récit progresse. Ponctuent la narration toutefois quelques retours en arrière, dont l'un sur sa fugue, qu'il qualifie de « bêtise » (p. 200).

Les personnages

Wahab. De son vrai prénom Abdelwahab, il se dit le « frère jumeau d'une guerre civile qui a ravagé le] pays de [s]a naissance » (p. 193). À quatorze ans, il est obsédé par la présence de sa mère, qui lui apparaît métamorphosée sous les traits, tantôt de « la femme aux membres de bois », qui le terrifie, car associée à la guerre, qui lui a fait perdre son pays et sa langue, tantôt sous les traits de « la femme à la chevelure blonde », bien différente de sa mère. Il subit lui-même une métamorphose, en passant de l'enfance à l'âge adulte, lors de son quatorzième anniversaire de naissance et, surtout, lors de la mort de sa mère, dont il retrouve le vrai visage, c'est-à-dire l'ancien visage, celui de son enfance, qui lui permet de renouer avec son lieu d'origine. Wahab, des critiques l'ont démontré, est le frère de Holden Caulfield, le héros du roman *The Catcher In the Rye* de J.D. Salinger, car il est aux prises lui aussi « avec les démons protéiformes d'une adolescence tourmentée³ », et n'est pas loin des héros de Pierre Gobeil, ceux de *Tout l'été dans une cabane à bateau* (1988) et de *La mort de Marlon Brando* (1989).

La mère. Jamais nommée par son prénom, elle est, aux yeux de Wahab, intransigeante, autoritaire, surveillant constamment ses moindres gestes, comme s'il était encore, à quatorze ans, un enfant, d'où le conflit qui les oppose. Elle est associée au passé, à la guerre, au pays natal, qu'elle a toujours regretté. C'est pourquoi, quand elle est à l'agonie, Wahab l'invite à se libérer (p. 237), lui qui, on le sait, décide de reconquérir, en tant qu'artiste, son visage perdu, oublié, en peignant pour sa première exposition une série de vingt portraits abstraits du visage de sa mère.

Le père. Tout comme la mère, égarée dans le passé, le père est quasi absent du récit, confiné qu'il est dans le salon à regarder la télévision. Il est insensible à la fugue de son fils : « Ce n'est pas parce que ce petit con a disparu, bordel de merde, que je vais me priver de mon émission favorite » (p. 97). Si son bureau est installé dans l'appartement, on ne le voit jamais au travail. Il donne toutefois un conseil à Wahab, au sujet de l'école :

« Tu sais, Wahab, l'école, c'est important. C'est très important ! » (p. 54), sans préciser davantage sa pensée, ce qui, on peut le comprendre, laisse le fils indifférent.

Maya. Elle est la première à apercevoir Wahab et à l'accueillir lors de sa fugue. L'arrivée du jeune homme lui redonne même la parole. Elle aide Wahab dans sa quête, dans sa recherche d'identité, tout comme son grand-père **Blondel**, qui joue aussi un rôle important dans la prise de conscience du jeune homme.

Il y a encore **Nawal**, la sœur de Wahab ; son frère **Nidal**, celui qui « réagit plus vite dans les situations d'urgence » (p. 236) ; l'instituteur **Guettier**, qui lui fait comprendre qu'il est difficile de devenir un homme (p. 85) ; son ami **Colin**, qui le supporte dans sa fugue, en lui remettant de l'argent de poche pour son voyage, et **Judith**, la voisine, qui le reçoit à manger et qui l'aide aussi à avoir confiance en ses moyens.

Les thèmes

L'exil. Ce thème est associé au départ et à l'errance. Wahab est âgé de sept ans quand la guerre éclate dans son pays et qu'il est témoin d'un acte de véritable barbarie : l'incendie d'un car dans lequel les voyageurs, tenus prisonniers, meurent brûlés vifs. L'image de la femme serrant dans ses bras un jeune garçon restera à jamais gravée dans sa mémoire et l'obsédera. Cette guerre le force à émigrer avec sa famille en France, où il ne peut vivre dans l'appartement familial, d'où sa fugue à la campagne, suivie, quelques années plus tard, d'un autre exil, à Montréal, où sa mère meurt, ce qui est, pour lui, une délivrance, car il peut désormais vivre et partir à la recherche du vrai visage de cette mère.

L'identité. *Visage retrouvé* serait, selon Louise-Maude Rioux-Soucy, une « puissante métaphore identitaire⁴ ». Wahab, depuis l'exil de sa famille, est à la recherche de son identité, qu'il semble trouver auprès de Maya, voyage au cours duquel il est convaincu de renaître, de réapprendre à vivre, puisqu'il est devenu un autre, car la métamorphose le guette (p. 157). Aussi peut-on dire que *Visage retrouvé* est un roman de quête identitaire et un roman initiatique.

La violence. Elle est liée à la colère et est omniprésente dans le roman, d'abord sous les traits de la guerre et des bombes

qui éclatent et qui sèment la mort. Wahab, témoin d'atrocités, est lui-même violent, dans ses gestes auprès de ses camarades de classe, auprès de sa mère et de sa famille, voire dans son langage, qui, à certaines occasions, surtout à Montréal, devient violent et vulgaire (p. 193, 203...).

Le sens du roman

Wajdi Mouawad, dans *Visage retrouvé*, a voulu d'abord renouer avec son pays natal et s'expliquer en quelque sorte sa tragédie. Il a aussi voulu crier sa douleur devant les difficultés de la condition humaine, témoigner de la laideur du monde, qui l'a forcé à renoncer à son pays. Il a encore voulu aborder le passage douloureux de l'enfance à l'âge adulte, à travers le destin on ne peut plus tragique de Wahab, forcé de composer désormais avec une difficile quête de vérité pour chasser les démons qui l'obsèdent et retrouver une certaine forme de beauté à ce monde tragique. Mouawad a livré dans ce récit qui oscille « entre le "je" inconfortable et effrayant et le "il" rassurant et détaché [...] une formidable et sensible leçon d'humanité⁵ ». □

* Professeur de littérature québécoise, Université Laval

Notes

- 1 *Visage retrouvé*, Montréal, Leméac, 2010, 261[2] pages (Babel).
- 2 Jean St-Hilaire, « Haletant et lumineux. Wajdi Mouawad raconte la guerre, l'exil, la souffrance... », *Le Soleil*, 20 octobre 2002, p. B-2. Voir aussi du même, le même jour, en page B-1 et B-2, « L'allumette et la colère. Wajdi Mouawad publie son premier roman ».
- 3 http://www.agendaculturel.com/Visage_retrouve_de_Wajdi_Mouawad_livre, consulté le 20 février 2012.
- 4 Louise-Maude Rioux-Soucy, « Le regard de l'oubli », *Le Devoir*, 9 et 10 novembre 2002, p. G-6.
- 5 *Loc. cit.* On consultera aussi avec profit les études suivantes : Svante Lindberg, *Pratiques de l'ici, altérité et identité dans six romans québécois des années 1989-2002*, Stockholm, Université de Stockholm, Département de français, d'italien et de langues classiques, 2005, p. 185-202, et « *Visage retrouvé* de Wajdi Mouawad », dans Gilles Dupuis et Klaus-Dieter Ertler [eds], *À la carte. Le roman québécois (2000-2005)*, Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New York, Oxford, Wien, Peter Lang, 2007, p. 283-301, et François Ouellet, « Wajdi Mouawad et l'insoutenable violence du manque », dans Christiane Kégle et al., *Les récits de survivance. Modalités génériques et structures d'adaptation au réel*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007, p. 45-68.